

Chimères de la passion

Mal de pierres de Nicole Garcia

Zoé Protat

Volume 35, numéro 1, hiver 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/84198ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Protat, Z. (2017). Compte rendu de [Chimères de la passion / *Mal de pierres* de Nicole Garcia]. *Ciné-Bulles*, 35(1), 14–17.

Chimères de la passion

ZOÉ PROTAT

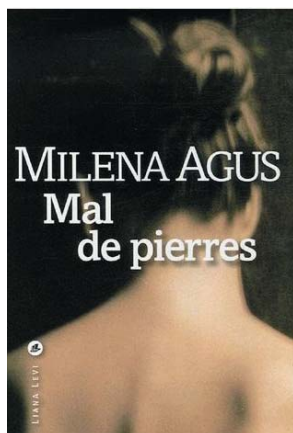
Une jeune femme, la jupe relevée, se rafraîchit à la rivière. Autour d'elle, un paysage aride et écrasé de soleil. On voit furtivement son sexe bientôt submergé dans l'eau et l'apaisement se peindre sur son visage. C'est que Gabrielle brûle d'un feu intérieur mal défini et certainement accueilli avec hostilité par son milieu et son époque.

Mal de pierres est le huitième long métrage de Nicole Garcia, d'abord comédienne, puis adoubée réalisatrice dès son premier film, **Un week-end sur deux** (1990). Les films de haut calibre se sont ensuite enchaînés : **Le Fils préféré** (1994), **Place Vendôme** (1998) et **L'Adversaire** (2002) ont tous connu le succès. Si les suivants ont eu une distribution lacunaire au Québec, tout pourrait changer avec **Mal de pierres**, en compétition au dernier Festival de Cannes. Fidèle, la réalisatrice fait une fois de plus équipe avec son scénariste fétiche, Jacques Fieschi, qui la suit depuis ses débuts. Ils ont écrit surtout des scénarios originaux. Deux exceptions toutefois : **L'Adversaire**, adapté du fameux roman d'Emmanuel Carrère, et justement ce **Mal de pierres** d'après Milena Agus. Auteure sarde née en 1959, Agus vit et enseigne l'histoire et l'italien à Cagliari. Elle s'est lancée en littérature en 2005 et a rencontré le succès dès l'année suivante avec *Mal de pierres* (*Mal di pietre*; Éditions Liana Levi, 2006).

Nicole Garcia est connue pour son affection pour les personnages féminins forts, écrans dignes des plus grandes actrices. Après Catherine Deneuve,

Nathalie Baye, Marie-José Croze et Emmanuelle Seigner, c'est maintenant au tour de Marion Cotillard de briller dans la peau d'une héroïne troublée. Car le livre et le film racontent tous deux l'histoire d'une femme en décalage. Chez Milena Agus, c'est une petite-fille remontant le fil de l'existence de sa grand-mère, qui n'aura jamais d'autre prénom. Une grand-mère qui, dans la Sardaigne des années 1940, écrit des vers enflammés à tous ses prétendants, les faisant fuir du même coup, tellement elle se consume de désir : « Alors, si Dieu ne voulait pas lui révéler l'amour, Il n'avait qu'à la faire mourir d'une façon ou d'une autre » (p. 12). Une phrase reprise telle quelle par le personnage du film, portant cette fois le prénom de Gabrielle. Fille d'un propriétaire terrien du sud de la France, la jeune femme détonne dans son petit village. Ses sautes d'humeur, ses élans passionnés, sa mélancolie persistante en font un animal sauvage que tous regardent avec circonspection. Grand-mère et Gabrielle sont également victimes de la même affection physique : le « mal de pierres », ces terribles calculs rénaux qui les plient en deux de douleur et les empêchent d'avoir des enfants.

Milena Agus est l'une des plus éclatantes représentantes de la Nouvelle Vague littéraire sarde, particulièrement active et créative. Et elle affirme que sa famille est « sarde depuis le paléolithique » ! Qui-conque a foulé le sol de la Sardaigne, île d'une beauté sauvage, connaît la fierté farouche de ce peuple ayant toujours su préserver son indépendance



France / 2016 / 95 min

RÉAL. Nicole Garcia **SCÉN.** Nicole Garcia et Jacques Fieschi, d'après l'œuvre de Milena Agus **IMAGE** Christophe Beaucarne **SON** Jean-Pierre Duret, Sylvain Malbrant et Raphaël Mouterde **MUS.** Daniel Pemberton **MONT.** Simon Jacquet **PROD.** Alain Attal **INT.** Marion Cotillard, Alex Brendemühl, Louis Garrel, Brigitte Roüan **DIST.** TVA Films



« Dans le film, les lettres brûlantes de Grand-mère sont remplacées par *Les Hauts de Hurlevent* d'Emily Brontë, une histoire dont le romantisme échevelé provoque chez Gabrielle des émotions d'une grande intensité. »

d'esprit, de culture et de politique. Cette sensibilité particulière, assortie de dialogues dans la langue locale, émane de chaque page de *Mal de pierres*. Insulaires et campagnards, les Sardes ont été bien souvent méprisés par les Italiens du continent; en revanche, leur situation géographique isolée leur a évité bien des guerres et des malheurs. Ces spécificités sont tellement essentielles dans le roman que la décision de déplacer le récit du film dans les champs de lavande de la Provence apparaît quelque peu surprenante. Le scénario décale aussi l'action d'une petite décennie, de la Seconde Guerre mondiale à celle d'Indochine. Demeure toutefois cette approche austère, âpre et sèche comme la terre brûlée, qui éloigne totalement l'œuvre de Milena Agus du mélodrame et qui préserve celle de Nicole Garcia d'enflures romanesques trop ampoulées.

Avec leurs personnages féminins troublés et incompris qui évoluent en toute tendresse, sans jugement ni excuses, les deux créatrices embrassent une posture résolument féministe. Car si la maladie physique des héroïnes est bien identifiée, il en va autrement des maux de leurs âmes tourmentées. En phase avec le vocabulaire stigmatisant habituel, la mère de Gabrielle choisit de dire que sa fille est malade « des nerfs ». Les nerfs, les humeurs, les vapeurs, autant de vocables pour figurer cette fameuse hystérie féminine, dont le centre se situerait, bien sûr, dans l'utérus. Gabrielle et Grand-mère seraient-elles érotomanes? Elles sont indéniablement ardentes, bien trop pour des célibataires de bonne famille. Dans le film, les lettres brûlantes de Grand-mère sont remplacées par *Les Hauts de*

Hurlevent d'Emily Brontë, une histoire dont le romantisme échevelé provoque chez Gabrielle des émotions d'une grande intensité. Nue dans sa chambre, elle psalmodie une poésie fiévreuse : « Vous entrerez en moi. » Dévorée par le même feu intérieur, Grand-mère se coupe rageusement les cheveux, se taillade les poignets, se jette dans le puits. Désarmées, les deux femmes tenteront également de s'apaiser en se tournant vers Dieu.

Comment soigner toute cette hystérie? Par le mariage bien sûr, remède miraculeux à tous les malheurs! « Il lui faut un homme dans sa vie », dit la mère de Gabrielle. Cet homme, ce sera José, ouvrier saisonnier sur les terres de la famille, Espagnol, républicain, ayant fui la guerre et Franco. Comme les autres, il a aperçu Gabrielle, nue, le soir à sa fenêtre. Il sera presque acheté pour cette jeune femme dérangée qui sera soit casée, soit internée. Dans le roman, Grand-père ne vient pas d'aussi loin que l'Espagne, mais Cagliari, sa grande ville d'origine, suffit à le singulariser. Il fuit les bombardements américains où sa famille à tout perdu. Tout comme José, c'est un réfugié de guerre. Il demande la main de Grand-mère, qui en pleure de désespoir : « Alors, ce fut elle qui le lui dit, qu'elle ne l'aimait pas et qu'elle ne pourrait jamais être une véritable épouse. Grand-père lui répondit de ne pas se mettre martel en tête. Lui non plus, ne l'aimait pas » (p. 16). Dans le film, le marché est plus cruel encore : « Je ne vous aime pas et je ne vous aimerai jamais », lance Gabrielle à un José beau, taciturne, droit et honnête. Un personnage magnifique, intensément interprété par Alex Brendemühl.



Gabrielle (Marion Cotillard) avec son mari José (Alex Brendemühl) et le lieutenant André Sauvage (Louis Garrel)

Contre toute attente, le mariage ne calmera ni les tourments de Grand-mère, ni ceux de Gabrielle. Pendant la première année de leur union, elles vivront tout à fait séparées de leurs époux qui fréquentent les maisons closes. Jusqu'à cette nuit de noces tardive où, grimée telle une fille de joie, Gabrielle demande à José de laisser l'argent sur la table et se donne à lui. Aucun plaisir ne se lira sur son visage barbouillé de rouge. Dans le roman également, Grand-mère se mettra à fournir toute une panoplie de « prestations » érotiques variées dans lesquelles elle se révélera « très douée ». Pour la découverte de l'amour toutefois, il faudra attendre la cure...

Cette cure aux eaux thermales devrait être le remède miracle pour guérir le mal de pierres des

demoiselles. Mais tout comme Gabrielle, Grand-mère ne veut pas se soigner. Il fait toujours gris au sanatorium et de toute façon, elle est persuadée qu'elle n'aura jamais d'enfant : « C'étaient les femmes normales qui avaient des enfants, les femmes joyeuses, sans vilaines pensées, comme ses voisines de la rue de Salis. Dès qu'ils se rendaient compte qu'ils étaient dans le ventre d'une femme dérangée, les enfants fuyaient, comme tous ses fiancés » (p. 33). C'est sans compter sur une rencontre, un beau jour dans la salle à manger commune : « Cet homme plut à Grand-mère comme jamais aucun des prétendants à qui elle avait écrit des poèmes enflammés et qu'elle avait attendus au fil de ses mercredis. Alors elle fut sûre de ne pas être dans l'au-delà avec d'autres âmes du purgatoire car dans l'au-delà ces choses-là n'arrivent pas » (p. 33). Dans le roman, c'est le Rescapé, un Italien du continent, vétéran amputé d'une jambe, grand, maigre, le visage doux. Dans le film, c'est un lieutenant désabusé de la guerre d'Indochine commodément appelé André Sauvage. C'est aussi Louis Garrel, éternelle incarnation du romantisme, ténébreux et cerné tel un héros expressionniste allemand. Pour la première fois, Grand-mère et Gabrielle se sentent comprises, admirées, aimées : « Le Rescapé dit qu'à son avis Grand-père était un heureux homme, vraiment, et pas comme elle le prétendait un malheureux qui aurait écopé d'une pauvre folle, elle n'était pas folle, simplement elle était une créature que Dieu avait faite à un moment où Il n'avait pas envie des femmes habituelles en série, Il avait eu une inspiration poétique et Il l'avait créée » (p. 59). Le Rescapé ajoute : « Une princesse. Vous vous comportez comme une princesse. Vous ne vous souciez pas du monde autour de vous, c'est le monde qui doit se soucier de vous. Votre seule tâche est d'exister » (p. 38). On ne pourrait rêver plus éloquente description du jeu légèrement distancié de Marion Cotillard. Dans les deux cas, cette rencontre culmine par une nuit d'amour sublime, mais aussi par un dur retour à la réalité.

Grand-mère et Gabrielle vont ainsi poursuivre leurs existences. La première n'attendra jamais de nouvelles du Rescapé, tandis que la seconde enverra à André des kilos de lettres sans réponses. Mais le livre et le film partagent un point commun capital : leur recours à un coup de théâtre final plutôt stupéfiant, qui éclaire le récit d'une tout autre lumière. En chute, les deux œuvres révèlent en effet que cette romance inespérée et interdite entre deux âmes en peine ne fut, au fond... qu'une illusion. Lorsque

Gabrielle tente de reprendre contact avec André après des années d'attente, elle apprend qu'il est mort depuis longtemps, en plein milieu de la cure en fait, alors qu'ils s'étaient à peine rencontrés. Aurait-elle ainsi tout inventé, son plus grand bonheur ainsi que son plus grand désespoir? Dévastée, la jeune femme doute alors fortement de sa santé mentale — et le spectateur aussi. Une existence entière basée sur un songe ou un mensonge: à l'écran, l'effet est saisissant, et surtout profondément tragique. Mais Milena Agus propose une interprétation différente de la fabulation de Grand-mère. Une lettre du Rescapé, qui occupe les deux dernières pages du roman, révèle qu'elle avait tout inventé pour... écrire un livre, et du même coup rendre la vie plus agréable. L'amant maudit devient ainsi un ami, qui aurait peut-être aidé le personnage à atteindre une certaine idée du bonheur.

« De belle tenue », « classique », « qualité française », tels furent les mots de la presse à propos de **Mal de pierres**. Ce qui frappe tout d'abord, c'est que ce film d'une amplitude certaine est basé sur un roman de 120 pages. Rien d'emphatique dans l'écriture, plutôt nerveuse et moderne: des phrases courtes pétries d'ironie, ou au contraire de grandes envolées libres et décousues, façon flux de conscience. Court, épisodique, dans son langage simple et sa quotidienneté, le roman apparaît beaucoup plus terre-à-terre que le film, et pourtant il embrasse une action plus large encore. Nicole Garcia fait du *flashback* sa méthode d'écriture principale: les premières séquences présentent Gabrielle et José, parents d'un jeune adolescent, en voyage à Lyon pour un concours de piano. La petite-fille narratrice de Milena Agus permet de se projeter et

d'apprendre le futur. Ainsi le fils de Grand-mère deviendra véritablement un musicien à succès. Il aura sa propre famille, que l'on découvrira en même temps que plusieurs autres personnages périphériques que le film, qui se concentre sur le triangle amoureux, ignore totalement. La petite fille écrit: « Et au lieu de faire le ménage, de lire les nouvelles sur la situation en Irak avec ces Américains dont on ne comprend pas s'ils sont une armée de libération ou d'occupation, j'ai écrit, sur le cahier que j'ai toujours sur moi, le récit de Grand-mère, du Rescapé, de son père, de sa femme, de sa fille, de Grand-père, de mes parents, des voisins de la rue Sulis, de mes grands-tantes paternelles et maternelles, de ma grand-mère Lia, des demoiselles Doloretta et Fanni, de la musique, de Cagliari, de Gênes, de Milan, de Gavoi » (p. 121). En ce sens, le roman de Milena Agus est profondément italien, généreux, pittoresque, haut en couleur, parfois même comique. L'époque aidant, l'ensemble fait un peu penser à l'**Amarcord** de Fellini, en moins outré, bien évidemment.

Avec **Mal de pierres**, Nicole Garcia et Jacques Fieschi ont réalisé un vrai travail d'adaptation et non de simple transposition. Les changements de cadre, de rythme ont des effets forts différents sur le récit imaginé par Milena Agus. On ne peut donc que savourer davantage la référence finale, lorsque José, depuis la côte française, contemple un bateau qui vogue au loin vers la Sardaigne... « Je voulais que tu vives », confie-t-il à sa Gabrielle. Le film gagne en lyrisme là où le roman affichait un ton singulier, mais on y retrouve une même passion contenue, qui ne demande qu'à éclater. 